

rapide crayon de sa beauté nous semble nécessaire. Mademoiselle d'Hérouville, grande et mince, d'une blancheur de lis, avec d'immenses cheveux sombres et des yeux d'un bleu presque noir, tantôt impérieux et étincelants, tantôt voilés et d'une incomparable douceur, offrait le type accompli de ces patriciennes qui semblent nées pour un trône. Timide et fière à la fois, douce et réservée, mais très résolue, elle unissait en sa personne les grâces modestes de la jeune fille et les attitudes souverainement aristocratiques de la jeune reine. Il était impossible de la voir marcher sans se dire aussitôt avec Virgile : *incessu patuit Dea*. Ceci n'empêchait point Mathilde de conserver toute la candeur, et, qu'on nous passe le mot, tout l'enfantillage qui faisaient d'elle une si délicieuse créature lorsqu'elle atteignait à peine sa quatorzième année. Elle était coquette par instinct, mais avec la plus complète innocence; elle aimait passionnément la toilette, ainsi que presque toutes les filles d'Eve, non qu'elle voulût plaire davantage à ceux qui la voyaient parées; mais tout simplement parce qu'elle se plaisait à elle-même en robe de gala. Elle adorait le bal, non qu'elle prît grand plaisir à se voir entourée d'un cercle de jeunes gentilshommes, les plus riches et les plus brillants, qui se disputaient l'honneur de danser avec elle, mais parce que la danse lui tournait la tête par son bruit harmonieux et son mouvement cadencé. Mathilde, du reste, malgré ses dix-sept ans, ne renonçait que par respect humain aux belles poupées de son enfance; elle passait très volontiers des heures entières à jouer avec ses jeunes cousins Paul et Armand, non par complaisance, ainsi qu'on aurait pu le croire, mais pour son propre compte, et s'amusaient consciencieusement à ces jeux enfantins. Mathilde avait en même temps plus de solidité dans l'esprit que n'en ont habituellement les jeunes filles; une lecture grave, une conversation sérieuse ne l'éloignaient point et même l'attiraient. Quant à son cœur, nous croirons en avoir parlé d'une façon suffisante lorsque nous aurons dit qu'il valait celui de Tancred, que par conséquent il était ouvert à tous les sentiments nobles et à toutes les impressions généreuses, et disposé à tous les affectueux dévouements. Hâtons-nous d'ajouter que ce cœur restait vierge encore dans la plus rigoureuse acception du terme. Mathilde avait passé plusieurs mois au milieu d'un monde éblouissant, et néanmoins le mot : *amour*, ne présentait pour elle aucun sens. Pauline et Mathilde s'appelaient : *ma sœur*, et lorsque la jeune femme et la jeune fille se trouvaient ensemble dans un salon, les yeux éblouis et charmés contemplaient tour à tour avec un égal enivrement ces beautés si différentes et c'est à peine si madame d'Hérouville paraissait la sœur aînée.

Neuf heures du soir sonnaient à toutes les pendules de l'hôtel. La marquise ouvrit une porte dérobée, souleva une portière de tapisserie et pénétra dans une chambre à coucher mignonne et merveilleusement coquette, où deux caméristes adroites et vives mettaient la dernière main à la toilette de bal de Mathilde. La jeune fille était vêtue d'une jupe de crêpe d'un rose pâle, relevée de distance en distance par des bouquets de roses blanches sur une première jupe de soie d'un rose vif. Le corsage, très peu décolleté, laissait à peine entrevoir la naissance de ses épaules virginales, d'une blancheur marmoréenne. Selon la mode du temps (mode que sans doute il nous est permis de trouver absurde), les admirables cheveux bruns de mademoiselle d'Hérouville disparaissaient sous un nuage de poudre parfumée. Ces torsades neigeuses, couronnant un front d'ivoire, contribuaient d'ailleurs à donner un éclat presque invraisemblable aux prunelles sombres de Mathilde. Les femmes du monde ne jouissant alors du privilège de mettre du rouge qu'après leur mariage, la jeune fille était obligée de se contenter des roses de son teint, et nous prenons sur nous d'affirmer qu'elle n'y perdait pas ! au contraire. Elle ne portait que deux bijoux, d'une simplicité absolue, mais d'une grande valeur : un rang de perles autour du cou ; un bracelet de perles au poignet gauche. Sous cette toilette si peu éclatante, Mathilde d'Hérouville était divinement jolie. Elle se regardait dans une immense glace mobile, soutenue par deux petits négrillons de bronze por-

tant ceinture et diadème de plumes dorées, et elle ne faisait aucune difficulté de sourire à sa gracieuse image. En entendant entrer la marquise, elle tourna la tête en souriant.

—Chère sœur, comment me trouves-tu ? demanda-t-elle en appuyant deux de ses doigts sur sa bouche pour envoyer à Pauline un baiser.

—Je te trouve charmante, comme toujours, petite sœur, répliqua madame d'Hérouville.

—Répondre par une flatterie, ce n'est pas répondre ?... dit Mathilde avec un geste d'enfant gâté.

—Est-ce ma faute à moi si la vérité ressemble à une flatterie ?...

—Allons ! s'écria la jeune fille en riant, il est écrit que je n'aurai pas le dernier mot. J'aime mieux céder que de discuter, et, puisque tu le veux, je me tiens pour charmante !... Mais que vois-je ? ajouta-t-elle en changeant de ton, en croirai-je mes yeux ? neuf heures sont sonnées, il ne me reste qu'à mettre mes gants, et toi, ma sœur, tu n'es pas encore prête !...

Pauline, coiffée pour le bal, portait, parmi les nattes opulentes de ses beaux cheveux blonds sans poudre, des diamants d'un éclat magique et d'un prix énorme (les diamants de la mère de Tancred), mais elle était encore enveloppée d'une ample robe de chambre de laine blanche qu'une cordelière de soie serrait autour de sa taille fine et souple.

—Paul et Armand, les chers égoïstes, ont réclamé ce soir ma présence et mes soins un peu plus longtemps que de coutume ; répondit-elle en riant, mais je ne te demande qu'une toute petite demi-heure pour achever ma toilette.

—Une demi-heure, c'est énorme !... fit Mathilde avec une jolie moue qui rendit encore plus piquante l'expression de sa bouche de corail humide, il sera dix heures passées quand nous arriverons chez la marquise de Langeac ! on aura déjà dansé beaucoup !... dansé sans moi ! comme c'est triste !

—Tu es donc infatigable ?

—Je l'avoue.

—Depuis quelques semaines cependant nous allons chaque soir au bal. Est-ce que tu ne commences pas à trouver monotones ces plaisirs invariables ?...

—Bien loin de les trouver monotones, ils m'enchantent chaque soir davantage... Ce n'est pas ma faute, chère sœur, si je suis ainsi faite ! J'aime la danse plus que je ne saurais dire... Je voudrais arriver la première à toutes les fêtes, et n'en partir que la dernière...

—Cependant, lorsque tu seras mariée... commença madame d'Hérouville.

—Lorsque je serai mariée, interrompit Mathilde avec le plus délicieux sourire, il faudra bien que mon mari partage mes goûts et qu'il adore ce que j'adorerai... sinon, j'en ai grand-peur, nous ne ferons pas bon ménage... Ceci, d'ailleurs, n'est guère à craindre, car je n'épouserai qu'un gentilhomme qui m'aimera et que j'aimerai... Or, quand on s'aime, on n'a qu'une volonté à deux. Est-il besoin d'aller bien loin pour en chercher la preuve ?... le plus grand bonheur de Tancred n'est-il pas de t'obéir en toutes choses ? mais je cause, je cause, je cause, et je te retarde encore !... va bien vite, chère sœur, achever ta toilette, je prends mes gants, mon éventail, mon carnet de bal, et je te rejoins dans un quart d'heure.

La marquise appuya les lèvres sur le front de cette belle et pure enfant, puis elle regagna son appartement. Elle y trouva Tancred assis au coin du feu.

—Je suis ici depuis quelques minutes ; lui dit-il, tes femmes m'ont appris que tu venais de passer chez Mathilde.

—Il fallait venir m'y rejoindre.

Le marquis secoua la tête.

—Je voulais te parler, mais non devant ma sœur, reprit-il : il s'agit d'elle... lis cette lettre que je viens de recevoir.

## IX.

Pauline prit la lettre que lui tendait son mari, et parcourut rapidement les lignes suivantes :

Château de Reuilly-le-Vicomte, }  
ce 14 décembre 17...

Mon cher marquis, ou plutôt mon cher enfant, car mon âge me permet de vous donner ce nom, je me promettais de vous voir à Paris à la fin de la présente année, j'avais compté sans la goutte qui me cloue impitoyablement sur mon lit et ne semble point disposée à m'accorder de sitôt une trêve. Je voulais présenter, à vous et à madame la marquise d'Hérouville, mon neveu le comte Hector de Rieux, et vous demander à l'un et à l'autre pour lui toute votre bienveillance. Ne pouvant à mon grand regret l'accompagner à Paris, je le charge de vous remettre cette lettre. Il se présentera donc lui-même et ne sera pas moins bien accueilli, j'en suis certain, que sous mon patronage immédiat. Ce n'est point à moi qu'il appartient de faire l'éloge d'un parent qui me touche d'aussi près et que je regarde presque comme mon enfant... Voici à tout ce que je puis vous dire sur son compte : Hector a vingt-quatre ans. Je réponds de lui honneur pour honneur. Je ne parle pas de sa famille, vous savez ce que sont les Rieux ; ils valent les Rohan, les Créquy, les Montmorency et les d'Hérouville ; orphelin presque dès son enfance, Hector possède à l'heure qu'il est deux cent mille livres de rentes ; à cette fortune il ajoutera bientôt la mienne, qui n'est guère moins considérable et dont il doit être l'unique héritier, puis-que Dieu ne m'a pas fait la grâce de m'accorder des fils de mon nom. Sans doute en lisant ce qui précède, vous vous demandez, mon cher marquis, à quel propos ces détails pécuniaires, qui ne peuvent vous intéresser que d'une façon tout à fait indirecte ? Je vais vous répondre et j'irai droit au but. Vous avez une sœur toute jeune et charmante. Or, si mon neveu, le comte Hector de Rieux, pouvait avoir le bonheur insigne de plaire à mademoiselle d'Hérouville et d'être agréé par vous, je n'aurais plus rien à désirer ici bas, et, comme Siméon, je dirais de grand cœur : *Nunc dimittis* ! Mon neveu ne sait rien de ce que contient la lettre qu'il vous apporte. Il ignore mes désirs et mes ambitions relatifs à une alliance avec vous. Si vous n'avez pas de projets antérieurs, si votre parole n'est point engagée, faites à Hector, pour l'amour de moi, l'honneur de lui ouvrir votre maison, étudiez-le, et voyez, dans votre justice impartiale, si vous le jugez digne d'aspirer à la main de mademoiselle Mathilde, et d'essayer de se faire aimer. Dites à madame la marquise, je vous en prie, que je lui demande en grâce de vouloir bien me compter au nombre de ses plus respectueux et de ses plus passionnés serviteurs, et croyez bien, mon cher marquis, aux sentiments affectueux de votre vieil ami.

Le vicomte DUNSTAN DE REUILLY.

—Eh bien ? demanda Pauline en rendant à son mari la lettre que nous venons de reproduire.

—Eh bien ! répondit Tancred, le comte de Rieux est venu ce soir à l'hôtel, au moment où tu quittais le salon avec Mathilde et les enfants.

—Comment as-tu trouvé ce jeune homme ?

—Il m'a paru tout à fait charmant... Il est impossible de réunir une plus gracieuse tournure à un plus séduisant visage. Son apparence est vraiment celle d'un gentilhomme de grande race, admirablement élevé... il cause bien... il a de l'esprit sans prétention ; enfin je ne vois rien en lui qui puisse et doive être critiqué !...

—Bref, dit la marquise en riant, il a fait ta conquête !

—Complément, je l'avoue, et j'espère que l'impression produite sur toi par lui ne sera pas moins favorable.

—Quand verrai-je le comte de Rieux ?

—Il dînera demain à l'hôtel, et je te le présenterai ce soir même, ainsi qu'à Mathilde.

—Comment ! ce soir ? n'allons-nous donc plus au bal ?...

—Rien n'est changé dans nos projets, mais par un heureux hasard, Hector de Rieux se trouvera cette nuit chez la marquise de Langeac, une des meilleures amies de son oncle.

—Sait-il que nous nous y trouverons aussi ?

—Je n'ai pas manqué de le lui dire, et l'idée de cette rencontre a semblé le remplir de joie... Ah ! s'il est tel qu'il le paraît, et je n'ai point de raison pour en douter, je désire de tout mon cœur qu'il plaise à Mathilde, et je serais bien heureux de le mommer mon frère.

(A suivre)

## NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un grand roman nouveau rempli d'émotions poignantes, de récits mouvementés et de scènes pittoresques d'une infinie variété.